

moi dans les affaires de la vie matérielle, comme en ce qui touche aux choses métaphysiques. Mais dès notre premier entretien les coups ont cessé. Que voulait-il, en effet ? Entrer en communication régulière avec moi ; pour cela, il fallait m'avertir. L'avertissement donné, puis expliqué, les relations régulières établies, les coups devenaient inutiles ; c'est pourquoi ils ont cessé. On ne bat plus le tambour pour réveiller les soldats, une fois qu'ils sont debout.

Un fait à peu près semblable est arrivé à un de mes amis. Depuis quelque temps sa chambre retentissait de bruits divers qui devenaient très fatigants. L'occasion s'étant présentée d'interroger l'esprit de son père par un médium écrivain, il sut ce qu'on lui voulait, fit ce qui lui fut recommandé, et depuis lors il n'a plus rien entendu. Il est à remarquer que les personnes qui ont avec les esprits un moyen régulier et facile de communication ont beaucoup plus rarement des manifestations de ce genre, et cela se conçoit.

Les manifestations spontanées ne se bornent pas toujours à des bruits et à des coups frappés ; elles dégènerent quelquefois en véritables tapages et en perturbations ; des meubles et objets divers sont bouleversés, des projectiles de toutes sortes sont lancés du dehors, des portes et des fenêtres sont ouvertes et fermées par des mains invisibles, des carreaux sont brisés, ce qui ne peut être mis sur le compte de l'illusion.

Le bouleversement est souvent très effectif, mais quelquefois il n'a que les apparences de la réalité. On entend du vacarme dans une pièce voisine, un bruit de vaisselle qui tombe et se brise avec fracas, des bûches qui roulent sur le plancher ; on se hâte d'accourir, et l'on trouve tout tranquille et en ordre ; puis, à peine sorti, le tumulte recommence.

Les manifestations de ce genre ne sont ni rares ni nouvelles ; il y a peu de chronique locale qui ne renferme quelque histoire de ce genre. La peur a, sans doute, souvent exagéré des faits qui ont dû prendre des proportions gigantesquement ridicules en passant de bouche en bouche ; la superstition aidant, les maisons où ils se sont passés ont été réputées hantées par le diable, et de là tous les contes merveilleux ou terribles de revenants. De son côté, la fourberie n'a pas laissé échapper une si belle occasion d'exploiter la crédulité, et cela souvent au profit d'intérêts personnels. On conçoit, du reste, l'impression que des faits de ce genre, même réduits à la réalité, peuvent faire sur des caractères faibles et prédisposés par l'éducation aux idées superstitieuses. Le plus sûr moyen de prévenir les inconvénients qu'ils pourraient avoir, puisqu'on ne saurait les empêcher, c'est de faire connaître la vérité. Les choses les plus simples deviennent effrayantes quand la cause est inconnue. Si on se familiarise avec les esprits et que ceux auxquels ils se manifestent ne croient plus avoir une légion de démons à leurs trousses, ils n'en auront plus peur.

Qui ne connaît l'histoire de l'esprit frappeur de Bergzabern, dont les mauvais tours ont duré plus de huit ans, celle de Dibbelsdorf, celle du boulanger des Grandes-Ventes, près Dieppe, celle de la rue des Noyers, à Paris, celle de l'esprit de Castelnau-dary, celle du fabricant de Saint-Petersbourg, et beaucoup d'autres ?

Les faits de cette nature ont souvent le caractère d'une véritable persécution. Nous connaissons six sœurs qui

habitaient ensemble et qui, pendant plusieurs années, trouvaient le matin leurs robes dispersées, cachées jusque sur les toits, déchirées et coupées en morceaux, quelques précautions qu'elles prissent de les enfermer à clef. Il est souvent arrivé que des personnes couchées et *parfaitement éveillées* voyaient secouer leurs rideaux, arracher violemment leurs couvertures et leurs oreillers, étaient soulevées sur leurs matelas et quelquefois même jetées hors du lit. Nous connaissons ici même, à Montréal, un jeune homme qui a été pendant longtemps victime de ces persécutions, qui se renouvellent encore chez lui de temps en temps. Les faits sont plus fréquents qu'on ne croit ; mais la plupart du temps, ceux qui en sont victimes n'osent pas en parler par la crainte du ridicule. Il est à notre connaissance que l'on a cru guérir certains individus de ce qu'on regardait comme des hallucinations, en les soumettant au traitement des aliénés, ce qui les a rendus réellement fous. La médecine ne peut comprendre ces choses, parce qu'elle n'admet dans les causes que l'élément matériel, d'où résultent des méprises souvent funestes. L'histoire, un jour, racontera certains traitements du dix-neuvième siècle, comme on raconte aujourd'hui certains procédés du moyen âge.

Nous admettons parfaitement que certains faits sont l'œuvre de la malice ou de la malveillance ; mais si, toutes constatations faites, il demeure avéré qu'ils ne sont pas l'œuvre des hommes, il faut bien convenir qu'ils sont celle, les uns diront du diable, nous, nous dirons des esprits.

Dans notre prochain article, nous tâcherons de donner quelques explications sur ces manifestations physiques spontanées. Après quoi, nous remettrons à plus tard les autres séries de manifestations, telles que les apparitions, la bi-corporité, la transfiguration, la sématologie, la typtologie, la pneumatographie, la pneumatophonie, la psychographie, etc., pour étudier quelques questions qui nous ont été soumises par divers lecteurs du journal.

L'espace dont nous pouvons disposer étant très restreint, nous sommes persuadé que ces messieurs ne nous en voudront pas de les faire attendre quelque peu.

C. D'OUTRETOMBE.

LOYS L'HERMINIER.

De même qu'il y a un dictionnaire pour les contemporains illustres dans les arts, dans les lettres ou dans la médecine, — c'est-à-dire au Salon, à l'Académie ou à l'Hôpital — il devrait exister un recueil où seraient réunies les existences parfois bizarres de ceux qui durent leur éphémère célébrité à un esprit tout d'à-propos, à un tic, à la forme d'un couvre-chef, à la couleur d'un veston, d'une cravate, enfin à une originalité quelconque.

M. Loys L'Herminier, que l'on vient d'enterrer à l'âge de soixante-dix-neuf ans, mériterait, dans ce panthéon des insoucians glorieux, une grande place et à la bonne page.

Né à la Guadeloupe, il s'était destiné — comme bien des hommes d'esprit, d'ailleurs — à la carrière diplomatique et avait été, à ce titre, secrétaire d'ambassade sous Louis-Philippe, puis consul de France au Brésil.

Son caractère primesautier s'accommoda mal de cette carrière, dont la courtoisie n'exclut pas certaine fourberie, et, en 1848, il abandonna la diplomatie pour se con-